

Pourquoi le miracle de la mangrove ?

Parce qu'à mon étonnement je ne l'ai découvert que récemment, malgré mes pressentiments. Et cela à partir de mon habitation au bord de l'océan, avec un jeune ami travaillant sur les lieux. Par son smartphone, il m'a fait partager cet événement qui hanterait la population de Libreville à nouveau car j'avais entendu de tels bruits il y a bien des années. Il s'agirait de l'appel du commandant Cousteau, mort il y a longtemps, mais qui serait vivant dans les abîmes de l'océan, au Gabon, accompagné des reines du royaume Kongo qui m'intéressaient depuis longtemps.

Ainsi, depuis ces rivages familiers, je suis devenu témoin fasciné et peut-être complice, par une navigation labyrinthique dans un archipel végétal matriciel et autobiographique, celui du Nigeria, pays si fondateur des Yorubas aux Igbos. Ensuite, je suis retourné vers le sud de l'Angola en m'avançant aussi dans la forêt profonde par les fleuves immobiles, au point qu'un jour une connaissance me demanda :

– Depuis qu'on te voit, maintenant, quel âge as-tu ?

– J'ai cent ans, répondis-je.

– Mais tu ne les fais pas ! s'exclama-t-elle.

Cela sans doute grâce à la mangrove par qui je suis devenu le contemporain de ces abîmes océaniques et de ceux de l'avenir dans la même identité mangroviennne toujours effervescente dans ses hybridations.

De plus, je suis à l'écoute des rumeurs messianiques. J'ai également recueilli la confiance d'un chercheur ami américain, spécialiste des océans, vivant ici. Il me confia cette histoire intéressante :

– Les abysses du Gabon sont sous-explorés, comme l'avait constaté Cousteau lors de sa mission... et il en prédisait des surprises.

De même, je fus conforté par le professeur Yung. Ce dernier souligne que les avions et les automobiles peuvent être les incarnations des dragons volants. J'avais profondément ressenti de telles mutations en observant du matériel militaire abandonné dans l'enchevêtrement des hautes racines de la forêt inondée, cela surtout grâce aux gros-porteurs soviétiques et aux hélicoptères à nouveau prêts pour des vols vampireux avec les dinosauriens réveillés.

Merci, mangrove, de mener si loin en presque restant sur place : ce territoire de tous les enchantements.

Le voyage inaccompli

En souhaitant rassembler pour un volume mes notes, depuis mon invitation en Guinée et le départ des sources du Niger afin de remonter le fleuve, je n'ai pas vu passer les saisons, m'installant partout jusqu'à me retrouver, dans un long détour imprévu, au cœur des Dogons par le hasard d'une famille musulmane influente, alors que je n'ai aucune affinité avec leurs masques mais plutôt pour la civilisation mahométane. Tout cela en attendant la réparation du *Général Soumaré*, seul vrai navire effectuant des escales également commerciales sur tout le fleuve, dont celles de Tombouctou, Gao où je suis resté le plus longtemps, de la même manière inattendue que chez les Dogons, avant de reprendre vers Agadez, Djanet et le Tassili avec une autre embarcation familière, le légendaire camion Berliet, sur la *Bahr Belamar*, la mer sans eau des Arabes.

Je revivais ces Venise des déserts du haut de la terrasse matinale et habituelle de notre Bozo Bar où je m'enchantais de l'activité spectaculaire



du marché-embarcadère, en savourant ces nes-cafés au lait Nestlé très sucré. Au cours de ces moments de gourmandise dans des lieux souvent hypermusicaux, je croyais entendre :

– Tu es mon père, tu es ma mère, tu es mon lait Nestlé.

Ainsi je fis des infidélités au lait de bienvenue offert dans les calebasses des femmes peules, souvent de véritables apparitions avec leurs parures étincelantes rappelant celles des reines de l'antique *Arabia felix*, ou peut-être Isis sur le Togué, leur petite île oasis dominant les troupeaux de vaches-poissons sous les brumes de la « grande mer », ce qui me rapprochait à nouveau des mangroves survivantes des Yorubas du centre du Nigeria et de celles, familières, des Bantous.

Alors j'ai retrouvé mon petit carnet noir qu'à ma surprise je n'ai jamais égaré, avec cette pensée de Rilke : « Il faut avoir des souvenirs, il faut les oublier et avoir la patience d'attendre qu'ils reviennent. » En la faisant tourner dans tous les sens, j'ai eu un éclair, me disant : « À la prochaine fois, île-oasis, maintenant je réalise que je n'en n'ai pas fini avec la mangrove matricielle qui finalement nous réunit toujours. »

Ce que suggère Rilke, ce n'est pas d'entrer dans un processus de nostalgie désenchantée, mais plutôt d'attendre un renversement : le regardeur devenu miroir, les mots aussi n'étant plus des confidences autocentrées, mais le développement de

scénarios et de séquences imprévisibles se croisant dans des géographies délocalisées et sans nom : c'est le mécanisme anticipateur de l'imaginaire émancipé.

Ainsi j'ai retrouvé au Gabon – en cartouche et non en flacon – l'encre violette scolaire de Mopti avec laquelle j'avais rédigé mes pages. C'était la couleur pour les devoirs de l'école. J'ai continué avec elle dans cette introduction avec une de ces plumes dociles qui procurent la volupté de l'écriture et de la confiance et songeant à ce qui se disait encore à l'ombre des madrasas : « Tout ce qui est écrit se réalise. »

Ayant eu la chance de travailler, il y a si longtemps, avec mon ami Ghani, le maître calligraphe, j'ai conservé le plaisir d'avoir croisé nos graphies avec des roseaux taillés, ce qui explique mon attachement inépuisable à une dérive entre-laçante entre l'orthographe et les arabesques, les mots à l'ombre des forêts-mangroves se transformant en chouettes familières ou végétation proliférante mêlées aux nuages cosmiques et océaniques, toute une humanité dévoreuse de pages blanches dans ces perspectives de passé-futur où se dévoilent quelquefois : sauriens volants, dinosaures, cétacés des abîmes océaniques en hybridation avec des avions gros-porteurs et des hélicoptères végétalisés mais prêts à des vols nocturnes.

Ma passion pour le mauve a aussi une origine mythologique : ayant été élevé en tant que riverain

dans le mensonge aliénant d'une Méditerranée bleu azur obligatoire, et cela jusqu'à la Sainte Vierge dont je fus fervent, j'ai découvert que dans l'Antiquité elle fut considérée comme violette, le bleu portant malheur. Est-ce pour cela que César avait dit que les Bretons se teintaient le corps de bleu afin d'apparaître comme des fantômes face aux ennemis comme certains clans papous ?

Ainsi l'encre reste un medium fantasmagorique et je demeure inassouvi des virtualités de sa pigmentation. J'ai eu souvent l'impression d'écrire sur un nuage : les dieux de l'époque n'avaient-ils pas une telle apparence ? D'autres se seraient manifestés ainsi, selon les livres sacrés. Un pionnier d'Internet ne disait-il pas en 1996 : « Notre monde est à la fois partout et nulle part ? »

La grande Fabula

La grande Fabula, malgré l'écran, est toujours présente, c'est celle des lieux et des dieux endormis, des perspectives à contresens : il y a aussi le reflet des itinéraires en remodelisation, leur réverbération opérée par effraction d'un horizon au coin d'une rue de Paris, dans le dédale de la mangrove. Nous sommes alors en proie à l'oralité visuelle, une fois nommée, une chose demeure dans un éternel présent, mais on entend : « Je ne suis personne. » Je ne cherche pas par Fabula la terre qui fera renaître les ombres de l'avenir. Avec le temps tu ne découvres pas un lieu, tu es enfin dans la plénitude de la confusion des lieux : un monde que nous n'avons pas besoin de nommer, non pas pour explorer, découvrir, mais amplifier les marges ascensionnelles ou abyssales.

Les prodiges ne sont pas archéologiques, ils continuent à se développer autour de nous ; l'on sent ici que l'on a fait le rêve des origines : baleines, requins aspirent peut-être à redevenir terrestres : « Dis-lui à la baleine de nous répondre. »

Nous avançons dans les métamorphoses inachevées, ce ne sont pas des proliférations sataniques. Sauriens volants, dinosaures à plumes ne sont pas une faune démoniaque ou des monstres prophétiques. Il y a dans ces espaces des lieux pas particulièrement spectaculaires qui nous donnent la sensation d'avoir traversé les apparences. C'est pour cela qu'ils nous imprègnent toujours sans savoir pourquoi.

Au nom de Fabula, ils ont armé des singes, ils sont des réincarnations et dans la ville ils sont autant que nous chez eux ici.

La mangrove sans visage

La mangrove sans visage, ce n'est pas les ruines de Babylone où depuis les livres les plus antiques on répétait que c'était le repaire de toutes sortes d'oiseaux odieux et impies.

Ici la chouette blanche familière se fait caresser la tête calmement comme un chat de maison tout en regardant sur mes étagères de petites chouettes chinoises de bazar avec des yeux d'une vivacité amusée : nous nous sommes tous connus dans l'eau avant d'avoir situé le sacré dans le désert. Dans la Mésopotamie maternelle, j'ai vu que Ur, le rocher désertique d'Abraham, était proche de l'univers des eaux où vivaient le « peuple des roseaux », sortes d'humains-pirogues avec, plus loin, des Sabéens qui priaient dans le fleuve tout en étant surtout des intellectuels communistes. Les chrétiens héritiers aussi des grandes spiritualités pharaoniques se signalaient par le poisson ou la chouette d'Athènes avant la croix. C'est pour cela qu'ici, il est naturel de continuer à situer les puissances de l'esprit dans l'aquatique.

Aussi je ne fus pas surpris lorsque le jeune électricien, un matin, au bout du jardin-forêt adossé à l'océan, en réparant un projecteur, me révéla à propos de mes recherches sur mon livre :

– Mais la reine n'est pas morte !

Je répondis :

– Bien sûr, je te comprends, elle continue d'exister à travers le culte de sa Révélation, mais cela date de 1400.

Alors il répondit :

– Elle est toujours vivante ici sous l'eau, de l'Angola jusqu'au Sud Gabon, son ancien royaume ; en ce moment, elle se trouve en face de la Pointe Denis, elles sont neuf reines.

Curieusement le nombre de l'immortalité pour certains ordres initiatiques...

Ainsi j'étais un peu désorienté, comme si j'avais mal entendu, ou alors je me trouvais victime de ma fascination pour cette « reine ». Celle-ci n'avait-elle pas instrumentalisé l'électricien pour qu'il en arrive là, à deux pas du rivage, à me répéter : « Oui, elle est présente puisque Cousteau, lorsqu'il est venu faire son exploration sous-marine, il l'a vue » ?

Je fus étonné parce qu'il y a presque quarante ans, plusieurs personnes m'avaient évoqué l'aventure du commandant Cousteau découvrant les mystères des abîmes océaniques du Gabon, où il y avait aperçu des monstres inconnus, un dragon-serpent, des reines. Un ami américain du

National Geographic m'avait récemment confirmé ces mystères sur lesquels il avait fait des recherches, lui qui gère le domaine maritime pour l'État gabonais. Et il s'interrogeait toujours sur ce sujet. Cela, alors que l'on pouvait penser, malgré la séduction, qu'il s'agissait de légendes ne concernant plus les générations du numérique des villes.

Or j'ai compris que le smartphone a donné de nouvelles libertés aux jeunes pour approfondir leur identité. Ainsi les mythes revivent en dehors de la sorcellerie des campagnes. L'électricien, d'ailleurs, m'avait brandi son appareil sous les yeux pour me faire lire la lettre du commandant Cousteau :

– Elle circule, certes, depuis des années, mais en ce moment elle est très présente et beaucoup de gens apparaissent sur l'écran pour en parler.

En effet, ils ne comprennent plus le monde, ils pensent qu'on leur a menti et ils veulent savoir, ils s'interrogent entre eux sur ce qui se dit, sur le commandant Cousteau. On ressasse :

– Oui, il est mort, mais dans les profondeurs d'ici. Il a dicté cette lettre à son fils qu'il a destinée au pape et aux Nations unies, afin qu'ils fassent protéger ce patrimoine spirituel appartenant à l'humanité se trouvant dans les abysses de l'océan au Gabon.

Ayant réfléchi sur la lettre et les communautaires, j'ai demandé si tout cela ne reflétait pas

l'influence des rituels initiatiques traditionnels et même chrétiens de diverses obédiences ou des approximations maçonniques si variées ici. Mais, au-delà de ces interrogations, demeure au Gabon un sentiment mystique si vivace qu'il s'adapte au temps pour se retrouver à la pointe des sensibilités. Et mon ami répétait, comme si c'était son smartphone qui parlait :

– Oui, Cousteau a vu le Dragon volant. Il a constaté qu'à côté de chez toi, il y a cinq mamywat-tas.

La encore, la précision initiatique apparaît. Ce nombre est celui du nuptial, de l'immortalité, et il fait sens ici dans ce contexte. Alors il ajouta :

– Oui, tout le monde le sait. Récemment, il y en a une qui est venue sur la plage, près du lycée, pour manifester sa colère.

Bien sûr, même si le comportement de mon ami électricien m'impressionna, je voulus savoir s'il ne s'agissait de bouffées d'exaltation d'un accro au smartphone si réactif à ces dérives mystiques ne pouvant que les amplifier comme pour tous les frémissements irrationnels. En effet, il figure presque la nouvelle Église informelle universelle dont Cousteau et les reines pourraient être un pôle.

Rencontrant diverses connaissances, j'ai découvert partout la même réceptivité pour le scénario de Cousteau. Il semble aussi présent dans les milieux discrets, leur attention étant prise par ailleurs.

Ce qui amplifie l'interrogation sur l'origine de la fascination mémorielle et de son actualisation permanente, c'est qu'il n'y a pas, derrière tout cela, les agences de voyages, de com, formateuses de l'univers par l'enchantement de Photoshop, ni de conspiration idéologique ou religieuse.

Autant les péripéties du débat ouvert avec Cousteau demeurent insaisissables, celui de ce *Monde du silence*, nom de son aventure sous-marine, le situe dans une autre dimension de « présence-absence » où l'accès se ferait avec respect et crainte. En effet, la réactualisation de l'image et du son ne permet plus d'orienter le fantasme personnel. Mais dans cette atmosphère d'attente, on ignore pourquoi se pressent un jour la levée de ces trompettes de Jéricho, celles de l'annonce qui ébranla les citadelles du ciel comme dans beaucoup de croyances messianiques.

Peut-être que les séquentiels des fidèles s'alimentent en circuit fermé : ici, il ne s'agit plus d'une allégorie phonique. Comme la mamywatta qui ne s'en sépare jamais, nous avons aussi un de ces petits miroirs enchâssés dans le présentoir de bois orné que les prêtres et maîtres, lors de rituels, présentent les bras levés aux fidèles comme étant probablement une petite lucarne sur l'au-delà où quelque chose sera transmis ou apparaîtra en retour : c'est la gestuelle de nos jeunes amis avec le smartphone.

Ce fut certainement de cette double façon que nous avons accédé à la révélation de Cousteau par notre électricien. Cette célébration nous rend complice jusque dans ces eaux, toujours ici, de l'espace du miraculeux naturel où chacun retrouve et célèbre son âme d'eau. Dès avant Babylone les vrais guérisseurs ne portaient-ils pas le nom qui signifiait « celui qui connaît l'eau » ? Grâce à la fréquentation des gens de l'eau, nous n'avons plus besoin d'acheter des yeux et des oreilles pour nous retrouver dans le *Monde du silence* avec Cousteau et les reines.

On comprend mieux pourquoi celui-ci est appelé le Maître Blanc car pour les Kongos un bon Blanc est un grand ancêtre de retour. Comme d'autres et ce jusqu'aux Pygmées, les Kongos parlèrent de « la grande rivière que les Blancs appellent l'océan » car pour eux il n'y avait pas de mer sans rivage. Ils croyaient qu'après la mort, le défunt traversait des espaces d'eau pour rejoindre le pays des ancêtres.

Est-ce le sens de la présence de Cousteau dans les abysses océaniques du Gabon où il a échappé au temps en devenant le contemporain des espèces antédiluviennes géantes, impressionnantes et aveugles avec des yeux miroirs ? Pourtant, elles sont souvent inoffensives comme le régalec, un lézard-poisson dépassant huit mètres, avec une crête rouge d'un mètre et que l'on vient de découvrir dans la fosse Pacifique, en Californie,

alors qu'il était devenu mythique. Mon ami américain du *National Geographic* considère que les profondeurs gabonaises recèleraient d'autres surprises, comme récemment cette sonde qui, à 2 000 mètres, a révélé dans l'obscurité des étendues grouillantes de crabes énormes.

Certainement que dans un tel contexte Cousteau doit s'éloigner de notre catégorie humaine et cela ajoute à sa légende : qu'il puisse dicter une lettre à son fils et être familier de la reine kongo qui, après tout, vivait en 1400, que tout ce monde soit aujourd'hui connecté par le smartphone avec la jeunesse, là aussi est le prodige. Il se disait que la Terre, avant le déluge, n'avait pas d'océan. C'est sans doute pour cela que, pour nous, il est toujours un événement.

Ainsi, notre mémoire sous-marine nous fait accepter l'idée que la présence de Cousteau et des reines dans les abîmes serait presque naturelle, en tout cas pas un exil. Le nouvel ordre chromatique de l'enchantement numérique surexpose les situations qui deviennent stéréotypées parce que c'est finalement le vécu et nos fantasmes qui produisent le temps et la réalité dans leur dimension anonyme.

La relation avec Cousteau, les reines et leur univers ne s'épuise pas car elle appartient à l'insaisissable, domaine des esprits eux aussi mutants et fantômes sans récit : « Tu ne m'aperçois et ne me vois pas. » Parler, même par le truchement

d'un smartphone, c'est concourir quelquefois à rendre cette situation intelligible : sur les horizons, au-delà des rêves, nous voyons passer des nuages-poissons qui nous amènent à écouter la « Grande Mère » des eaux dont les enfants sont des poissons. Sur les branches des arbres avançant sur le rivage, nous rencontrons souvent ces minuscules espèces hybrides qui nagent aussi dans les profondeurs comme elles le faisaient quand elles étaient géantes. Le périophtalme nous regarde avec ses yeux exorbités en semblant nous dire : « Tu te rappelles, lorsque nous étions ensemble », à l'époque où les éléments, pour nous aussi, n'étaient pas séparés. Dans ces instants, notre univers s'agrandissait sans avoir recours aux magies d'hier ou d'aujourd'hui, simplement en restant dans les brumes nourricières d'après le crépuscule équatorial. Là, les statues et les tombes disparaissent, mais les fantômes revivent.

Vers 1180-1200, saint François d'Assise avait planté un rameau de cyprès devenu un nuage buissonnant : frères du saint et parents lui parlaient pour qu'il ne s'éloigne pas. Un monastère fut construit pour enfermer l'arbre qui entretenait la conversation avec tout le monde. Puis quelqu'un est venu dire qu'en 1180 cet arbre impressionnait déjà par son gigantisme. Peut-être qu'ici avec les reines et Cousteau il s'est passé la même chose.